

*Texte d'introduction de la conférence  
de Henri Minczeles*

Mon propos sera basé sur quelques points qui ont, tout au long de la préface que j'ai écrite, tenté de cerner un territoire fictif, qui pendant un siècle pour le moins a imprimé son originalité et sa spécificité au monde ashkénaze.

Mais tout d'abord, je tiens particulièrement à remercier l'équipe des Editions Hazan, Fric Hazan, sa fille Juliette Hazan, Isabelle Garrel, Sophie Patey et d'autres collaborateurs que j'oublie de nommer et qui nous ont permis de réaliser un ouvrage qui vraiment sort de l'ordinaire.

Grâce à eux, ils ont contribué à la réussite de ce livre.

Je remercie Gérard Silvain qui parmi les 40 000 cartes postales en fait il m'avoue ne pas les avoir compté en a distingué six cents qui donnent de la chair et du sang, nous procurent des joies, nous font parfois verser quelques larmes sur un monde, dont nous n'avons pas encore aujourd'hui suffisamment mesuré l'importance, un monde qui représente une perte pour l'humanité, une civilisation que l'histoire meurtrière des hommes a définitivement anéantie.

Je remercie enfin le Cercle amical Arbeter Ring c'est à dire le Centre culturel Vladimir Medem, le centre obligé du yiddish, le sanctuaire du yiddish, un îlot du yiddishland, en fait ma paroisse.

Pour employer un langage informatique et de naviguer sur les autoroutes culturels du yiddishland je voudrai~me livrer à quelques réflexions.

J'ai eu la curiosité de chercher dans l'Atlaséco tous les pays qui se terminent en land. J'ai trouvé le Swaziland, les îles Falkland, la Nouvelle Zélande, l'Irlande, l'Islande, la Finlande et le Groenland. Mais point de yiddishland. Les pays que j'ai énumérés disposent d'une capitale, parfois d'une constitution, des frontières terrestres ou maritimes, d'un gouvernement avec ses ministères, d'une armée, des douanes, d'un drapeau ou d'un emblème, d'une monnaie, que sais je encore?

Quant au yiddishland, il ne possède rien de tout cela. Il est partout ou nulle part. Autrefois, il s'étendait sur une partie de l'Europe centrale et orientale

avant qu'il n'essaime dans les autres continents. Ni armée, ni douane, ni territoire, ni frontières, mais une langue, le yiddish.

Pour moi, décrire le yiddishland est un vieux projet qui date d'une bonne dizaine d'années. Mais à chaque fois que je voulais en parler, je me voyais contraint de reporter ce projet en raison de l'immensité de la tâche. De plus, plusieurs ouvrages ont traité cette thématique et décrit le yiddishland. Je pense notamment à un livre comme *Le monde de nos pères* de Irving Howe, écrit en anglais et récemment traduit en français. Et puis, Charles Dobzynski fit paraître il y a quelques mois *Le monde du yiddish*. Lorsque qu'Eric Hazan avec le génie qui le caractérise eut, il y a deux ans et demi le « flair » de réaliser quelque chose de totalement inédit: un album qui raconterait avec l'aide de la carte postale cette contrée en apparence plus mythique que réelle, il s'adressa à nous. Nous serions les voyageurs du yiddishiand.

Je me suis aussi demandé quelle était l'origine du terme yiddishland. Était-ce une invention journalistique? Est-ce que le mot existait avant la guerre? Au hasard de mes lectures, j'ai trouvé dans une revue des années soixante un texte remarquable de 'Haïm Slovès qui parle de yiddishland. Je l'ai immédiatement inclus dans ma préface. Mais en réalité, je crois que c'est 'Haïm Jitlowski qui l'emploie au lendemain d'une conférence linguistique tenue en 1908 à Czernowitz où le yiddish, considéré jusqu'alors comme un jargon accède au rang de langue.

Ce que je sais maintenant et vous le savez tous comme moi, c'est que le yiddish a chevauché les frontières, que le yiddishland a représenté une vaste territoire dont le yiddish en constituait un substitut. Et Doubnov pouvait dire que c'était une patrie disséminée dans le monde entier.

Ce que je sais aussi, c'est que c'était pas une vue de l'esprit puisqu'en 1897, dans la zone de résidence où les Juifs de l'Empire tsariste étaient confinés, le rayon comme on l'appelait, le Tr'hum ha Moshav en hébreu, sur 5 200 000 Juifs, 97 % revendiquait le yiddish comme langue vernaculaire, et qu'en 1939, sur 16 millions et demi environ de Juifs dans le monde entier, 92% constituaient les Ashkénazes, et parmi eux, en soustrayant, ceux qui s'étaient plus ou moins assimilés et ceux qui étaient de culture allemande, il y avait environ 11 millions de yiddihophones.

11 millions de yiddishophones, vous vous rendez compte. Rolland Doukkan a écrit une très belle page sur le yiddish et que j'ai transcrit dans mon introduction. Comme vous l'avez remarqué, j'ai employé de nouveaux termes autour du yiddish. Je doute que l'on puisse en faire autant du Swaziland ou même de la France. Car les variantes autour du yiddish sont nombreuses. Je vais vous les énumérer très rapidement.

Il y a le yiddish, la langue des Juifs dont le yiddishland est le concept culturel de la langue. Il y a la yiddishkayt, c'est à dire la culture, le mode de vie, le quant à soi, attachés au yiddish. Dans la yiddishkayt, « ce ne sont pas les mots qui constituent une langue, mais l'esprit qui l'anime » a dit un yiddishiste dont j'ai oublié le nom. Le yiddishiste, l'on s'en doute est le militant du yiddish, celui qui trouve que ce n'est pas un jargon, un allemand déformé mais plutôt l'inverse, l'allemand étant un yiddish abâtardi. C'est ce que dit Jitlowski déjà cité qui ajoute, ironique et narquois « Celui qui ignore le yiddish est un demi Goy ». Ce n'est pas gentil et de plus c'est faux. mais il est vrai qu'un Juif qui entreprend des études supérieures sur les judaïcités je pense au grand historien Yerushalmi qui soutenait cette option se doit de connaître au moins une des quatre langues juives. Sinon, il perd tout le sel, tout le « taam » de la judéité du juif.

Il y a le yiddishophone, le locuteur du yiddish, qui d'ailleurs est souvent bilingue (hébreu) ou trilingue (la langue du pays d'accueil). C'était la thèse de Simon Dubnov.

Alors, yiddish, yiddishland, yiddishiste, yiddishkayt, yiddishophone, la boucle est bouclée. Le voilà donc le drapeau, les voilà donc les soldats dont parlait Max Weinreich, l'un de ceux qui « normalisa » et « standardisa » la langue yiddish. Mais pour mieux cerner les contours du yiddishland, j'ai dressé une carte qui se trouve dans cet album. Si vous voulez en savoir plus, c'est très simple. Et encore, je n'ai dessiné que la matrice, la « centralité » comme on dit maintenant. Donc j'ai sciemment omis les antennes d'Europe occidentale, d'Afrique du sud, d'Australie, des deux Amériques, des îlots intercontinentaux comme la Mandchourie, le Birobidjan ou Changhaï.

Donc, ce yiddishland n'a pas de territoire mais un substitut de terre dont la

langue en constitue l'essentiel. Il n'a pas de capitale car si l'on en cite une seule, d'autres villes vont s'y opposer et estimer qu'elles sont elles la métropole du yiddishland. Alors, il y a des cités comme Varsovie, Lodz, Lwow, Kichinev, Dvinsk, Tchernowitz, Iasi, Minsk, Vilna ou New York, une infinité de bourgades aux consonnes sonores et aux voyelles quasi absentes, souvent imprononçables par les Juifs eux-mêmes, ces bourgades entrés dans l'imaginaire sous le vocable Shtetl ou shtetle'h, sans oublier toutes ces agglomérations qui ont des noms différents au gré des occupations et des dominations. Je vous épargnerai la liste des diverses appellations, mais ayant étudié pendant une petite dizaine d'années, je suis devenu incollable sur CIuj, koloszvar ou Klausenburg, Vilna, Wilno, Vilnius, Vilnè. Et j'en passe.

Grâce à ce cartes postales, j'ai entrepris un voyage cosmopolite où durant des générations, on ne parlait pas de « purification ethnique », ni de transfert, ni « d'endlôsung » ou « ausrotung », mais les gens vivaient ensemble et séparément en un même lieu, chacun avec sa religion, chacun avec ses particularités. Ma thématique ne s'est pas voulu rationnelle puisque je me suis intéressé aux phénomènes individuels ou collectifs, aux religieux et aux laïques, aux gens, leurs occupations, les métiers, la rue, les structures économiques avec des périodes de tensions ou de calme, ou encore les grandes figures du yiddishland, aussi bien des leaders politiques que les acteurs qui figurent en bonne place dans cet album.

Je voudrais surtout vous affirmer que ce fut un monde dynamique, très différent du caractère statique que l'on retrouve dans un livre comme OIam de Mark Zborowski et de Elisabeth Herzog. Ce fut un univers qui montre bien l'interpénétration du culturel et du politique, du religieux et du séculier.

Sans avoir recours à l'histoire, en essayant d'appréhender une périodisation, bien que le yiddish ait plusieurs siècles d'existence, je crois que la période entre 1850 et 1950 est certainement la plus riche, la plus variée, la plus humaine. Et pour illustrer mon propos, je cite volontiers 1897, la naissance de deux messianismes, le sionisme et le bundisme. Je pense à 1917, les deux révolutions russes, celle de février et celle d'octobre, 1939-1945, le turban qui anéanti les forces vives du yiddishland, le creuset d'où tant d'hommes et de femmes qui ont marqué toute une civilisation ont disparu dans l'horreur et

enfin la création de l'Etat d'Israël qui a totalement modifié les structures du peuple juif.

Ces cent ans ont considérablement modifié le judaïsme. Ce bouillonnement extraordinaire, cette effervescence d'une si grande richesse dont nous sommes à des degrés divers tellement imprégnés, mon arrière grand père porteur d'eau, mes deux grands pères, l'un qui construisait des maisons avec des rondins de bois, l'autre, un chamess qui consultait souvent le rabbin 'hassid de Guer, mes grands mères, l'une déjà quelque peu « européanisée », l'autre qui par vigilance veillait à ce que la maisonnée soit en accord avec les préceptes religieux, mes oncles et mes tantes qui se disputaient des jours et des jours sur les idéologies de l'époque, jusqu'à ce que mon grand père hausse la voix en criant « Shah ».

Le yiddishland, c'est la vie de ces petites gens dans un milieu accueillant ce fut le cas au 16<sup>ème</sup> siècle lorsque les princes polonais et lituaniens appelèrent les Juifs parce qu'ils étaient de bons économistes et d'habiles artisans. Le yiddishland, c'est l'âge d'or du Conseil des quatre pays, où les Juifs disposèrent d'une réelle autonomie au 17<sup>ème</sup> siècle. Le yiddishland, c'est aussi l'environnement hostile de l'Eglise, des Jésuites et plus tard les premières vagues antisémites qui remplacèrent l'anti judaïsme par des pogromes de 1881 et 1919, les doctrines du bouc émissaire mais aussi les groupes d'auto défense armés par les socialistes juifs.

Le yiddishland est à la base des structures communautaires, la Kahilla, les 'Hevrot, toute une organisation qui pendant longtemps dressa un mur autour de la Torah rappelant à chaque juif que du matin jusqu'au soir, que de la naissance à sa mort, il faisait partie d'une grande famille et que vivre en diaspora n'était pas une malédiction mais une situation de fait et qu'après cette terre sur laquelle il vivait était aussi la sienne. C'est là que se développa le « patriotisme de la galut », que les Bundistes appelaient la Doykayt et les sionistes le Gegenwar-tzarbeit. En Russie, en Pologne, en France, aux Etats Unis. Etre là, c'était faire partie d'une collectivité humaine avant que les Barbares avec la rationalité des moyens mis en oeuvre c'est à dire la technique et l'irrationalité des fins, c'est à dire le manque total de conscience pour mener à bien la destruction de six millions d'êtres humains parce qu'ils étaient nés Juifs.

C'est dans ce yiddishland et je ne voudrais m'étendre là dessus qu'ont vécu les Juifs pieux et d'autres qui ne l'étaient point, des Juifs qui traduisirent la bible en yiddish et plus tard créèrent une littérature

d'une richesse extraordinaire. Lorsque Avrom Mapu écrivit en 1853 Ahavat Tsion en hébreu son livre fut tiré à 1 000 exemplaires. La même année, Ayzik Meyer Dick écrivit un roman tiré à 100 000 exemplaires. Cela fut déterminant pour Mendèlè, Sholem Aleichem et Péretz.

Le yiddishland vous le verrez aussi dans les cartes postales de Gérard avec ses hommes de peines, ses colporteurs et vendeurs de journaux, ses porteurs d'eau, les barbiers, les cordonniers, les bûcherons et bien évidemment des tailleurs.

Ce fut un monde fraternel lié par une communauté de destin et de sort mais aussi un monde où les conflits n'étaient pas rares, où des militants montaient en chaire dans les synagogues pour fustiger les rabbins qui tremblaient devant les autorités, ces rabbins qui affirmaient qu'entre deux pogromes, il y avait de longues périodes de rémission. C'était l'époque où les sionistes, toutes tendances confondues montraient que vivre dans l'Exil c'était aller à sa perte et que seul un Etat juif, nouveau, fort et respecté, composé d'hommes déterminés et sûrs d'eux et qui changerait la mentalité ghettoïque et apathique de millions de Juifs courbant l'échine.

Pas plus que je ne désire m'étendre sur le religieux, le culturel et le politique, il suffit de lire ma longue introduction pour cela, je ne voudrais pas m'appesantir sur la substance de ces cartes postales, ni sur la quintessence qui composent les multiples facettes d'une collectivité, sa spécificité, ses paradoxes. Autrement dit, il n'entre pas dans mon dessein de théoriser cette intervention.

En revanche, je voudrais vous montrer pourquoi et comment ce qui fut un continent, un yiddishland vivant, un archipel composé de 600 communautés en Pologne, 500 en Russie, 200 en Lituanie, 100 en Roumanie et j'en oublie, a été réduit à la portion congrue et pourquoi il millions de yiddishophones il y a soixante ans ne sont plus qu'un million aujourd'hui.

Je crois qu'il faut donner quatre raisons majeures, sans pour autant les placer sur le même plan, sans pour autant porter des jugements de valeur mais simplement pour constater le degré de responsabilité de chacun.

C'est d'abord, et en premier lieu l'anéantissement physique du yiddishland où sur 6 millions de victimes, 5 millions au moins étaient yiddishophones. Tout le tissu social, culturel, religieux et politique a disparu de la centralité polono-russe. Les villes et les villages ont été rasés ou repeuplés par d'autres collectivités. Les institutions ont disparu, les gens ont été exterminés. Il nous reste donc notre mémoire et ces cartes fragiles qui peuvent restituer à la fois la misère et la promiscuité de jadis et par ailleurs les splendeurs d'autrefois. Vous pourrez admirer les cartes de nouvel an, cet optimisme foncier qui dit qu'après les épreuves vient la renaissance et l'espoir.

En second lieu, il s'agit du génocide culturel en Union soviétique qui après une embellie d'une décennie entre 1920 et 1930 s'est achevée dans la tragédie. Pendant quelques années, on créa en URSS, des écoles, des instituts, des centres de recherche. Il est vrai que cette politique se fit au dépens de l'hébreu, une langue jugée réactionnaire qu'il fallait éradiquer. A partir des années 1930, le processus de russification stalinien. Les Juifs n'en furent pas les seules victimes supprima toute spécificité considérée comme petite-bourgeoise. Les uns après les autres, les intellectuels après avoir été mis au pas et priés de célébrer le réalisme socialiste furent poursuivis et emprisonnés. L'acte final se joua en 1948 avec l'assassinat de Solomon Michoëls et quatre plus tard, où 24 intellectuels yiddish furent fusillés. La culture yiddish fut décapitée et en une génération, deux millions de yiddisphones cessèrent de parler le marné loshn.

La troisième cause de l'effacement du yiddish fut la politique menée par l'Etat d'Israël à l'encontre des langues juives. En dehors de l'hébreu, les autres langues considérés comme des résidus linguistique de la diapora disparurent petit à petit. On incendia des kiosques, on brûla des livres; on interdit une chaire de yiddish à l'université de Jérusalem alors que les crédits avaient été octroyés. La bibliothèque de la Histadrout à la fin des années 20 s'enorgueillissait de posséder 30 000 ouvrages en langue hébraïque contre 4 000 en yiddish à une époque où trente quotidiens yiddish paraissaient dans le monde. David Ben Gourion estimait même que le yiddish était une langue

étrangère. Maintenant que tout danger est passé, on ne peut que le regretter et dire qu'il y a 3 500 élèves qui apprennent le yiddish en Israël. Ce totalitarisme a porté ses fruits et le yiddish ne pourra guère se relever.

Reste enfin la quatrième raison, la plus sournoise, la plus insidieuse, cette mort spirituelle que constitue l'assimilation. Certes, le yiddish a besoin de renaître. Certes, avec la renaissance des spécificités, même dans l'hexagone, il existe un faible espoir. Il y a des cours de yiddish, au Centre culturel Vladimir Medem à Paris 150 talmidim apprennent le yiddish.

Mais l'intégration culturelle est toute puissante. Les traductions, l'étude de la langue et de la culture peuvent aider le judaïsme à conquérir une certaine identité mais rien n'est moins sûr.

Ces quatre raisons montrent à quel point, une langue a été maltraitée par les événements et le yiddish plus que tout autre langue. Il est vrai que la langue n'est plus comme au début du siècle le vecteur fondamental d'une identité juive et le yiddishland ce qu'il y avait de plus sacré chez l'homme juif.

Mais je ne puis qu'admirer mes ascendants, cette intelligentsia qui avait une soif inextinguible de connaissance, de vrais autodidactes capables de disserter sur Balzac, Tolstoï ou Heine, ces hommes et ces femmes qui se sont maintenus grâce à la dispersion, que cette fragilité et cette vulnérabilité a permis d'affronter les siècles, une sorte de pérennité, d'indestructibilité que l'on peut admirer dans ces six cents photos.

Aujourd'hui les critères d'une identité juive sont et demeurent l'engagement religieux pour certains, l'attachement à Israël pour d'autres, la connaissance du passé juif pour la plupart d'entre nous, notre histoire, la shoah et pourquoi pas parler la langue de nos pères?

Je crois que pour éclairer le présent, il faut remuer le passé. Je pense que pour avoir des guides, des balises, il est bon que nous sachions d'où nous venons, qui étaient nos pères, ce qu'ils ont fait, comment grâce à eux, nous sommes devenus tels que nous sommes aujourd'hui. Notre désir de justice, notre volonté d'hommes libres ne peuvent nous faire oublier ce que furent nos aînés, nos aïeux. Nous leur sommes infiniment redevables des idéaux de justice et de dignité même si ce siècle finissant nous offre le lamentable spectacle du pire nationalisme et d'un épouvantable chauvinisme.

Nous ne sommes pas les derniers Mohicans d'un continent culturel mais les gardiens inflexibles d'une mémoire, de nos racines. Ce livre, c'est un monument de papier à découvrir. Edmond Jabès a dit « Il n'y aura jamais assez d'heures pour recouvrir toute une mémoire. Quant au Baal Shem loy, il affirmait « La mémoire est la racine de la délivrance comme celle de l'oubli est celle de l'exil ». Le monde du yiddishland est entré dans l'histoire. Il y restera jusqu'à la fin des siècles.